

La Revanche des abeilles

LOUIS ZAATAR



Louis Zaatar

La Revanche des abeilles

© Louis Zaatar, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4204-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Marie et Cléopold

*« La Nature protège l'Humanité de ses larges bras verts
Lui fournissant rivières majestueuses et forêts millénaires
Mais la nature humaine peut être ingrate et perverse
C'est l'Humain qui doit être au service de la Nature et non l'inverse »*

Tiré du Sonuscript XXXVI implémenté par Philosoph-IA (strophe 8, vers 421-422-423-424)

Chapitre 1

La matinée, ensoleillée et tiède, était atypique d'un mois de juin dans l'ouest de l'Eura. Quoi qu'on pût en dire, le changement se faisait sentir à l'échelle des individus. Même si la météo était variable d'un jour à l'autre, on était bien loin des insupportables vagues de chaleur auxquelles on aurait pu s'attendre à cette période de l'année. Pour un peu, on se serait crus à une époque antérieure au réchauffement climatique. Si les experts ne s'accordaient pas tous à reconnaître l'existence d'un refroidissement, les déséquilibres se faisaient ressentir. Certains affirmaient même que le niveau des eaux salées avait baissé par endroit.

Albadia n'usurpait certainement pas son surnom de « Ville du matin ». Si la lueur de l'aube faisait danser des ombres sur les façades orangées, elle réveillait surtout toute la flore qui parvenait à y survivre. Les fleurs donnaient l'impression de tourner la tête vers la lumière dans un élan solidaire. Même si ces spécimens étaient maintenus artificiellement en vie, ils restaient profondément marqués dans leurs gènes par la nature et partageaient, entre eux, les mêmes vieux réflexes.

Les bégonias, les glycines et les bougainvilliers, cultivés par des robots spécifiquement programmés à faire évoluer ces fragiles variétés, explosaient de couleurs chatoyantes. Ils tranchaient avec les nuances de gris et de blanc dominant l'essentiel des constructions du cœur de la ville. L'écoprogrammeur de faction pour la journée suivait d'un œil distrait le ballet des machines qui s'appliquaient à maintenir en vie cette végétation au beau milieu du tumulte urbain. Il était rare d'encore pouvoir profiter d'un carré de nature à hauteur d'homme quand tous les paysagistes avaient, depuis longtemps, colonisé la verticalité. C'était précisément cette rareté qui poussait les autorités à y prévoir une surveillance active de jour comme de nuit. Il n'était évidemment pas question de simplement se munir d'un arrosoir ou d'une serfouette et de gratter la terre, les genoux plantés dans le sol, pour rentrer chez soi en fin de journée, couvert de boue. Même si on répétait sans cesse qu'il fallait agir local pour penser global, cela ne servait à rien de se ruiner la santé pour sauver trois plantes. Il s'agissait, pour ces techniciens de la Nature Organisée, de déceler la moindre imprécision dans le mouvement des machines et d'y remédier en

corrigeant les lignes de codes du programme qui les gérât. Si ce travail pouvait s'avérer par moments bien ennuyeux, la plus-value apportée à la biodiversité, la planète et la communauté était largement récompensée. Ces écoprogrammeurs, citoyens de catégorie minimale Simple A, n'étaient certainement pas à plaindre.

Chacun marchait dans la rue d'un pas léger, affichant l'air heureux que la Loi imposait. À chaque carrefour était posté au moins un Agent d'Atmosphère, deux le plus souvent. Ceux-ci avaient pour charge de vérifier le respect des règles par tout citoyen, rappelant à l'ordre l'un ou l'autre quidam lorsque cela s'avérait nécessaire. Cette présence humaine avait été remise au goût du jour juste après l'âge d'or de la vidéo verbalisation, dont les psychologues s'étaient aperçus qu'elle désincarnait le principe de justice et entraînait une distance grandissante à l'égard de celle-ci. Dès lors, il fut décidé de réintroduire les Agents d'Atmosphère, comme les entomologistes l'avaient fait pour les coccinelles ou les hannetons. On notait toutefois une différence importante : les Agents d'Atmosphère n'avaient pas été recréés en laboratoire sur base de l'ADN conservé à la Banque Génétique.

Nacer marchait rêveusement vers son bureau et, comme préconisé par sa hiérarchie, prévisualisait les étapes qui allaient jalonner sa première journée de la semaine : entrer dans le bâtiment, passer le contrôle, saluer chaque collaborateur, prendre place dans son espace clos, traiter des dossiers, manger son repas de mi-journée, traiter d'autres dossiers, souhaiter une bonne fin de journée, quitter le bâtiment et reprendre le chemin vers l'appartement. D'habitude, il ne se présentait physiquement au bureau qu'une à deux fois par semaine. Mais pour l'instant, le niveau de confidentialité des dossiers qu'il traitait lui imposait une présence quotidienne. À proprement parler, cela ne le dérangeait pas, mais il préférait amplement travailler depuis son domicile. La cellule virtuelle qui avait été installée à son intention par ses employeurs lui permettait de réaliser à 95 % les tâches professionnelles qu'il avait à accomplir. Le vrai confort ne résidait pas tant dans le fait qu'il pouvait plus facilement éviter les conversations fastidieuses de certains collègues du bureau que dans la possibilité de s'évader durant ses pauses pour une visite d'un musée ou une séance de surf au-dessus d'un récif corallien. L'autre jour, entre deux dossiers, il avait pu nager avec les baleines et aurait pu jurer qu'il en avait vraiment touché une. Les combinaisons connectées de dernière génération étaient tout bonnement fantastiques. On était très loin des gants haptiques que l'on employait par le passé pour barboter dans les premiers métavers. Pour l'utilisateur qui cueillait une fleur dans une simulation, la

sensation s'apparentait à ramasser une clé avec des gants de boxe dans le monde réel. Aujourd'hui, il était quelquefois difficile de démêler le vrai du faux, tant les technologies avaient été améliorées. Et c'était encore plus juste quand il s'agissait de réalité augmentée.

Happé par la réminiscence de sa plongée virtuelle, il ne vit qu'au dernier moment une main gantée qui lui agrippa l'épaule.

— Monsieur ? Vous avez l'air maussade. Il y a un problème ?—

Nacer, pris par surprise, découvrit en se retournant le visage rondouillard d'un représentant de l'Ordre. Aussi, il bredouilla :

— Mais pas du tout Monsieur l'agent, tout va bien. Je puis même affirmer que je me sens d'excellente humeur !

Le fonctionnaire, suspicieux tant par nature que par déformation professionnelle, s'étonna de cet enthousiasme soudain. Dès lors, il décida de ne pas laisser passer l'affaire et s'engagea dans un interrogatoire qui eut tôt fait d'émouvoir Nacer.

— On ne me la fait pas. Vous marchiez, le regard vide, en étalant une forme peu discrète de spleen, et ce, au beau milieu de citoyens innocents en route vers une épanouissante journée de travail. Et à présent, vous vous permettez de mentir de façon éhontée à un agent dans l'exercice de ses fonctions, dit-il.

— Je m'insurge ! répondit spontanément Nacer.

— Vous vous insurgez ? Vraiment ? s'étonna l'homme.

— Je vous demande de bien vouloir excuser cet excès de langage, Monsieur. Le terme « insurger » n'est probablement pas le plus adéquat, se justifia Nacer. En effet... Je souhaite simplement vous faire comprendre qu'en aucun cas je ne suis maussade en ce jour ensoleillé. Pour tout vous dire, j'éprouve la plus grande joie à l'idée de rejoindre mes collègues. Ce sont des personnes parfaitement amusantes. Par exemple, l'autre jour, Lisbeth du Service Prévention avait laissé un message sur ma porte et figurez-vous que...

— Pas la peine d'en dire plus, le coupa-t-il sèchement. Je n'ai aucun besoin d'entendre la suite de cette anecdote, aussi croustillante soit-elle. Je suis enclin à considérer dès à présent que Lisbeth est une personne extrêmement drôle, mais,

de grâce, faisons-nous l'économie du récit de ses frasques. Ce n'est tout de même pas Lisbeth qui s'insurge en rue !

Nacer se sentait vraiment idiot de ne pas avoir vu venir de loin cet agent manifestement rempli d'ardeur à la tâche et dont le mécontentement suintait par toutes les coutures de son habit de fonction. Même si le zèle était une qualité attendue et encouragée pour tous les corps d'administration, Nacer ne put s'empêcher d'éprouver une forme de déplaisir d'être ainsi cueilli, à la fine pointe de l'aube, en raison de vagues soupçons émanant de l'esprit obtus d'un fonctionnaire de bas étage. Il sentit que son capital de bonne humeur, déjà très faible, s'évaporait petit à petit, ce qui était inopportun au vu de la situation, mais qui, et c'était encore bien plus grave, se trouvait être totalement interdit. Si cet abruti dans son vêtement jaune et rouge se rendait compte à quel point il était exaspéré, il pourrait déprogrammer ses exercices de visualisation du bureau et se conditionner à faire un tour à l'Officium le plus proche. Cette perspective ne l'enchantait guère. Discrètement, il respira profondément pour se calmer comme il le faisait chaque matin pendant ses exercices de Fenga.

L'agent resta silencieux et le regarda fixement. Il savait que s'il entamait une procédure, il allait devoir en compléter des tonnes d'autres qui risqueraient de se prolonger pendant des heures. S'il n'était pas fan de sa tenue de travail, dont il trouvait les couleurs mal choisies et trop criardes, il était fier de son insigne et adorait pratiquer une activité qui lui donnait l'impression de remplir une fonction de la plus haute importance. Quand il rentrait un dossier de verbalisation, cela lui procurait une sensation de toute puissance qui le grisait beaucoup. Il voyait cela comme une façon de laisser une trace indélébile dans le cloud des administrations. Quelquefois, il imaginait son matricule lu à haute voix des dizaines d'années après sa mort par de jeunes historiens qui écriraient une thèse sur l'importance des Agents d'Atmosphère.

Mais la verbalisation était une activité aussi énergivore que chronophage. Irrémédiablement, sa journée finirait par tant s'étendre qu'il ne serait pas à l'heure pour le dîner en famille, ce qui aurait pour conséquence de le mettre en porte-à-faux vis-à-vis de la promesse qu'il avait eu à faire à ses enfants. Ceux-ci ne s'empêchaient pas de rappeler leur mécontentement quant aux horaires à rallonge de leur géniteur. La perspective de devoir affronter les regards de déception et de reproches de tout son entourage ne l'enchantait guère.

Sorti vainqueur de ce combat intérieur, il considéra qu'il était de son devoir

d'être là à 19 heures, la coutillère à la main, prêt à partager équitablement le dîner comme aux heures les plus glorieuses du patriarcat, cette doctrine antique qui accordait certaines prérogatives à la part mâle de la population au détriment de la part femelle, dans une société duale qui octroyait une importance capitale à l'étiquette sexuelle, réduite à son expression morphologique. Heureusement, on avait fini par déssexualiser la notion d'identité, ce qui simplifia la vie de tous ceux qui ne s'y retrouvaient pas, sans entraver celle des autres.

Puis, en définitive, si ce type n'avait pas l'air très heureux, il ne semblait pas non plus abattu au point de contaminer massivement d'autres citoyens. Néanmoins, vu par sa hiérarchie, hésiter à entamer les procédures pourrait être vu comme une preuve qu'il était un fainéant patenté, ce qui briserait son statut d'étoile montante de la fonction d'Agent d'Atmosphère. Pour lui qui était à un ou deux rapports positifs d'entrer en ligne de compte pour la prochaine attribution d'un poste de Vérificateur, lui-même assorti d'une classification Simple A, ce n'était pas le moment d'être ainsi pris en défaut. Mais, même si tout se savait et se voyait, la très relative insignifiance de l'infraction, qui devrait encore être vérifiée et avérée par un Judistat, lui fit penser : « au fond, qui s'en souciera ? ». Il trancha et se contenta de procéder à ce que d'aucuns appelaient « une analyse standard ».

— Relevez votre manche et étendez le bras...

Dépité, Nacer s'exécuta. Il releva son vêtement et présenta l'intérieur de son bras, le gauche, celui où se trouvaient sa puce électronique ainsi que son tatouage d'identification. Il faisait, en effet, partie des derniers citoyens à avoir été doublement marqué. Un an après sa naissance, on avait changé de technologie au profit d'un système beaucoup plus petit, mais bien plus intrusif : le Nanoo. Les jeunes ne s'inquiétaient pas beaucoup des capacités de collecte de ce dispositif, car il avait un avantage esthétique très apprécié. Il permettait de programmer soi-même un dessin ou une représentation de son choix et de l'animer sous la peau. Les plus créatifs rivalisaient d'imagination, mais tous faisaient fi de la face cachée du produit. Le Nanoo était implanté dès la naissance et regroupait l'ensemble des fonctionnalités des anciens systèmes. Mais, en plus d'être directement connecté aux organes du receveur, comme le faisaient les vieilles puces implantées, les informations étaient mises à jour en temps réel dans le dossier, ce qui permettait d'avoir une idée précise d'un état de santé, sans inspection spécifique.